L'imitation des saints

Au banc familial de la vieille église de mon baptême, durant les offices, mes yeux d'enfant étaient captivés par un beau vitrail, Campé sur son cheval de guerre, le centurion Martin se haussait sur les étriers pour, du tranchant du glaive, partager son manteau de soldat, dont un mendiant, à demi soulevé d'une borne, tenait déjà les plis de ses mains suppliantes. Quand le soleil traversait d'un rayon les verres colorés, il semblait animer d'une joie le visage du miséreux et nimber de gloire la tête casquée du généreux centurion.

Mais si saint Martin accaparait mon admiration, celle de ma sœur, mon aînée de deux ans, allait toute à un bas-relief qui représentait sa patronne, Marie-Madgeleine, agenouillée dans la grotte de la pénitence, les cheveux épars, et absorbée dans l'émouvante contemplation d'une tête de mort.

Forte du prestige de son aînesse, elle n'admettait pas que je misse le grand Saint des Gaules en parallèle avec la pécheresse repentie de Magdala. Sa patronne n'avait-elle pas connu le Christ, été touchée de sa main rédemptrice, admise au pied de la croix, sur le Golgotha ?... Enfin, à ses yeux, les premiers, était apparu Jésus ressuscité.

Je n'en restais pas moins féru de mon généreux centurion car — signe précurseur de ma vocation future — c'était le soldat que je voyais en lui, bien plus que le grand évêque, apôtre des Gaules, qu'il fut par la suite. Et mon culte ne fléchit pas malgré la réprimande que son exemple me valut.

*

* *

Un jour, rencontrant un gamin qui boitait d'une déchirure de l'un de ses pieds qu'il avait nus, je crus devoir imiter mon modèle et offrir un de mes souliers à l'éclopé. Mais le gars haussa les épaules. Un soulier ?... Qu'en faire ?... Ces choses-là ne vont que par paire.

D'abord décontenancé, je conçus soudain l'idée de dépasser saint Martin, qui n'avait donné que la moitié de son manteau, et, soudain déchaussé, je tendis à l'éclopé les deux brodequins d'un geste qui me semblait magnanime.

Je rentrai clopin-clopant sur mes chaussettes en loques. Au lieu de récolter l'admiration, je subis une semonce, certes sans grande sévérité, mais d'où il résultait que l'exercice de la charité comporte un discernement que mes parents ne me reconnaissaient pas encore.

Ma sœur me réconforta :

— Vois-tu, dit-elle, papa et maman nous traitent en enfants, sans comprendre que c'est la voix de Dieu qui nous commande. Aussi ai-je décidé de quitter la maison pour aller, comme sainte Magdeleine, me sanctifier au désert. L'autre jour, en voiture, j'ai aperçu, sur le bord de la rivière une grotte que j'ai choisie pour ma retraite. Si tu le veux, je t'emmènerai. Tu te feras une hutte de branchages, et, tandis que je serai en prières, tu t'occuperas des détails matériels de la vie ; tu ramasseras des fagots pour le feu, tu iras à la récolte des fruits et des racines, comme on le lit dans la vie des ermites, et nous vivrons là, toi partageant tout avec les pauvres qui passeront, à l'imitation de ton saint Martin, moi, comme sainte Magdeleine, réfugiée dans l'amour de Jésus.

*

* *

Je me laissai séduire et nous préparâmes notre exode.

Et un jour où nos parents s'étaient absentés, nous entassâmes dans un chariot d'osier, qui servait à nos jeux, le chocolat de nos goûters, quelques outils détournés de la resserre du jardinier, puis sortîmes du parc par la petite porte qui débouchait sur la campagne.

Partis allègres, nous atteignîmes fourbus la grotte élue par ma sœur. Le soleil approchait de son déclin. Tout d'abord, assis sur l'herbe, nous nous désaltérâmes de l'eau de la rivière en croquant notre chocolat... Puis il fallut songer à nous installer pour la nuit.

Péniblement, je ramassai des herbes et des feuilles, déjà peu charmé de mon repas sommaire et songeant qu'à cette heure j'aurais dû m'asseoir à la table familiale devant ma soupe fumante. Ma sœur, non moins soucieuse mais s'interdisant de le paraître, installait la statuette de la sainte Vierge apportée avec elle dans une échancrure de la roche qu'elle décorait des fleurs cueillies le long de la route... tandis que je traînais le chariot.

La nuit venait... et avec elle la peur... Réfugiés dans la grotte, nous nous taisions, n'osant nous avouer l'un à l'autre le regret de notre escapade. Soudain un sanglot me révéla le désespoir de ma compagne.

Oh ! rentrer ! être chez nous !... Nous ne songions guère à la mortification de notre déconvenue ni à l'accueil sévère que nous trouverions au logis. Bien mieux, nous l'acceptions d'avance, nous le désirions de toute notre force... Mais nous étions recrus de fatigue, et comment retrouver notre chemin ?... Oserions-nous même nous aventurer dans les ténèbres ?...

De joyeux abois nous tirèrent de nos transes. Phanor, le chien de la maison, faisait irruption dans la grotte et nous couvrait de caresses. A sa suite apparut notre père.

Un soupir de soulagement s'échappa de sa poitrine. Le falot qu'il portait éclairait la grotte ; il vit la Vierge dans les fleurs ; il comprit et sourit.